

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Pro Aventico
Herausgeber: Association Pro Aventico (Avenches)
Band: 2 (1888)

Artikel: Le plan d'Aventicum
Autor: Secretan, Eugène
Kapitel: VI: Les régions jusqu'ici improductives
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-237094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cise, presque contemporaine des faits racontés, et elle s'appuie sur le témoignage de M. d'Erlach de Vallamand; par impartialité également, il faut ajouter que ni M. De Dompierre dans son journal manuscrit, ni Levade, écrivant vers 1820, ni le doyen Bridel, dans sa troisième lettre archéologique, plus rapprochée encore de l'époque de la découverte, ne connaissent autre chose que l'inscription pure et simple¹. Nouvel exemple combien, sur le terrain de la critique historique et sur celui d'Aventicum, il faut être circonspect dans ses affirmations !

VI

Les régions jusqu'ici improductives.

Le plan sous les yeux, il est aisé de voir que nous avons passé en revue tous les terrains signalés par des fouilles, et pourtant, additionnés les uns aux autres, ils équivalent à peine à la moitié de l'enceinte totale. Qu'est-ce à dire ? Ces espaces laissés en blanc sur le plan, et qui rappellent les cartes du continent africain d'il y a un demi-siècle, étaient-ils inhabités sous l'empire romain, ou entièrement occupés par les parcs des villas, par les jardins publics, par les zones nécessaires au service militaire ? Il est difficile de se prononcer d'une façon absolue. Rappelons d'abord que les six kilomètres d'enceinte d'Aventicum ne dépassent pas sensiblement le pourtour de la banlieue de Lausanne, c'est-à-dire un espace qui suffit très largement à une population d'à peine trente mille âmes. D'autre part, les cités romaines, au delà des Alpes comme en Italie, affectionnaient les grandes places publiques, les colonnades, les vastes établissements de bains ; en outre, tout porte à croire qu'à Aventicum comme ailleurs, la vraie maison romaine n'avait guère qu'un étage, n'était habitée que par une seule famille, sauf les *insulæ*, les habitations des pauvres, ce qui obligeait, pour loger une population équivalente à celle d'une ville moderne

¹ En 1838, le dit autel votif élevé aux frais des Helvètes (*Helv. publice*) a été donné par M. de Pourtalès au musée, qui venait de s'ouvrir. Jusqu'alors il était conservé dans le domaine de Greng, entre Faoug et Morat.

de trente à quarante mille âmes, à disposer d'un espace plus étendu.

On peut donc admettre, ce semble, que si Aventicum a compté 50 000 habitants environ, dans les deux siècles de sa prospérité, depuis les Flaviens jusqu'aux premières incursions des Alemannes, cette population a dû déborder bien au delà des régions où se retrouvent des traces de construction. Comment expliquer que nulle part dans ces régions excentriques on ne puisse signaler de vestiges d'habitation? Mettons que ce fussent des quartiers pauvres ou ayant conservé de préférence les constructions en bois, recouvertes de chaume et d'origine helvète. Ceci suffirait à rendre compte de l'absence de substructions, car à Aventicum les pierres à bâtir capables de résister aux siècles venaient d'assez loin : c'était le grès de la Molière, à trois lieues de là, ou le calcaire des rives du lac de Neuchâtel ; quant à la pierre du mont de Châtel, elle se désagrège facilement. Restent cependant les briques, d'une abondance inépuisable partout où l'on a fouillé en plaine, car les toitures des maisons romaines étaient en tuiles à rebord (*tegulæ*), s'emboîtant exactement les unes dans les autres, et protégées par des tuiles faîtières en dos d'âne (*imbrices*). Ainsi si l'on ne retrouve point de fragments de tuiles dans ces régions excentriques, ou point d'autres que ceux provenant d'aqueducs de second ou de troisième ordre, alors sans doute il deviendra à peu près certain qu'elles n'ont jamais été occupées par des habitations d'architecture romaine. Mais avant de se prononcer, il faut faire des fouilles, avant tout dans la direction des anciennes voies aboutissant à des portes, le long du chemin de Combes, par exemple, puis du chemin de la Ria rendu dès longtemps impraticable par le ruisseau qui s'y est creusé son lit.

Pourquoi, en effet, admettre *à priori* que la plaine seule a été habitée? Pourquoi les collines à pente douce qui entourent cette plaine n'auraient-elles reçu que de rares constructions, tandis que les collines escarpées de Rome, celles de Lyon, de Besançon ou de Vienne, et de tant d'autres cités gallo-romaines, se couvraient d'édifices? Certes, sur les hauteurs enveloppant Aventicum, l'air était plus salubre, la vue plus étendue que dans la plaine des Con-

ches. Les espaces planes convenaient pour les constructions publiques, pour les *scholæ*, pour les bains, pour les opulentes villas patriciennes, et l'on aurait tort, je crois, de les chercher ailleurs, mais ailleurs il y avait place pour autre chose.

Il reste à indiquer les très rares trouvailles faites en dehors des régions passées en revue dans les chapitres précédents. Ce sera vite fait. En 1877, sur Saint-Martin, c'est-à-dire au sud du théâtre, dans le champ Boulaz, une conduite d'eau en briques, de forme quadrangulaire, se recouvrant avec des tuiles ; il ne s'agit là, on le voit, que d'un aqueduc de second ou troisième ordre. En 1864, au sud-est du théâtre, du côté de Donatyre, en Perey Jaquemoud, des débris de tuiles formant le plancher d'une construction. Puis du côté du marais, c'est-à-dire dans la partie septentrionale, et le long du mur d'enceinte, divers objets isolés, dont le plus curieux est un tout petit singe en bronze, d'un travail assez grossier (1877, N° 1843.) Voilà tout ce que j'ai pu retrouver dans les inventaires, indépendamment des sépultures et de la banlieue, indépendamment aussi du tracé de l'ancienne voie romaine depuis la porte de l'ouest jusque vers le théâtre.

Ce dernier emplacement mérite quelques explications ; il forme d'ailleurs, de ce côté-là, la limite entre les régions improductives et les autres. Là, les constructions proprement dites et même leurs fondations ont dû disparaître de bonne heure ; mais divers objets y ont été trouvés dès le commencement du siècle. Quelques-uns peuvent avoir appartenu à des monuments funéraires : ainsi une main d'homme, en marbre, encore intacte, appuyée à un pilastre, provenant des environs de la porte occidentale ; et surtout un marbre blanc, cassé par le milieu, figurant un jeune garçon endormi, avec un lézard à ses côtés (N° 209), personnification fréquente du génie du sommeil et aussi de celui de la mort, d'une mort paisible.

Quelques autres objets proviennent de *Plaine Encise*, un peu plus éloignés du tracé de l'ancienne voie romaine ; ce sont par exemple, en 1847 et près du mur d'enceinte, un joueur de flûte, statuette en bronze assez maniérée (N° 596) ; vers 1860, un affiquet en argent dédié à Hermès ou à Héra (N° 932) ; puis des fers

de lance, ou de quelque arme semblable à lame plate. Mentionnons, à ce propos, combien sont rares, dans l'enceinte, les armes intactes ; la plupart ont été sorties du sol dans les environs de l'amphithéâtre et sont plutôt des fragments d'armure de gladiateurs. Evidemment, dans les siècles des invasions et encore longtemps après, les armes étaient un de ces objets de première nécessité qu'on ne laisse pas gisant sur le sol !

L'emplacement du cimetière actuel, ainsi que le montre le plan, était traversé par l'ancienne voie romaine. Vers 1830, d'après les souvenirs de M. Gérard Fornerod, l'ancien préfet, la portion occidentale du cimetière fut remuée assez profondément ; on y trouva, pêle-mêle, auprès d'une muraille détruite, bon nombre de squelettes et de crânes, indiquant non point une sépulture régulière mais les traces d'un combat livré sans doute pour défendre les abords de la ville. La présence d'un vieux mur, faisant suite à la muraille méridionale du cimetière, donne du poids à cette supposition. Ce mur, construit en matériaux en partie romains, mais nullement d'après les règles constantes de l'architecture romaine, présente deux étages de meurtrières de dimensions variables et inégalement espacées. C'est le « mur des Sarrasins, » comme on l'appelle à Avenches, et il se peut fort bien qu'il date des dernières invasions qui ont ravagé la contrée, celles des Sarrasins, c'est-à-dire du XI^e siècle.

Un autre souvenir, plus hypothétique, se rattache à l'emplacement du cimetière actuel. C'est là qu'était jadis l'église de Saint-Martin, détruite en diverses fois, et dont il subsistait quelques débris dans le premier tiers du siècle. Au dire de l'ancien concierge du musée, Augustin Fornerod, mort il y a deux ou trois ans, on avait sorti de dessous l'emplacement de l'église Saint-Martin, bon nombre de bassins en grès dur, vendus dans les environs comme bassins de fontaines. L'un d'eux toutefois, après avoir servi comme tel *Derrière la Tour*, a été transporté sur la terrasse devant le musée. Or, il se trouve qu'un archéologue, de passage à Avenches, conjectura que ce prétendu bassin de fontaine pourrait fort bien avoir servi de tombeau ; en tout cas, il est analogue à un certain type de sépultures chrétiennes, et à la rigueur il serait de la gran-

deur voulue. L'ancien concierge du musée croyait fermement que ces tombes creusées dans le grès et provenant des cryptes de Saint-Martin n'étaient autres que celles de ces vingt-deux évêques d'Avenches dont le Cartulaire de Lausanne, du XIII^e siècle, place la sépulture au-dessous d'une chapelle de Saint-Symphorien. On comprendra que les renseignements précis manquent absolument pour contrôler et ce récit et cette hypothèse, mais on comprendra aussi que je les aie mentionnés, étant donnés l'intérêt légitime que provoquent les origines chrétiennes à Aventicum et les obscurités qui enveloppent encore tout ce sujet. Rien n'empêcherait, par exemple, que ce Saint-Symphorien, jusqu'ici introuvable, eût été l'une des chapelles de l'église Saint-Martin.

VII

Cimetières et banlieue.

Dans les cités gallo-romaines, de même qu'en Italie, les sépultures sont rangées des deux côtés de la route, toujours en dehors de la ville : les cimetières sont donc le commencement de la banlieue. Il n'en est pas autrement à Avenches, ainsi que le conjecturait Troyon, avec sa perspicacité habituelle. Il lui arriva même de pressentir, à trente ans de distance, et à propos d'une petite lampe en bronze inscrite sous le N^o 731, l'emplacement où le *Pro Aventico* a fait ses principales trouvailles. Mais n'anticipons pas.

L'intérêt qui s'attache de préférence, dans l'étude du passé, à la découverte des sépultures, provient de causes multiples. C'est d'abord une sympathie bien naturelle pour le deuil des générations qui nous ont précédés, ou tout au moins, une curiosité sympathique à l'endroit des manifestations de ce deuil. Quel est le père ou la mère qui, s'arrêtant devant l'église d'Avenches et y déchiffrant celle des trois inscriptions qui est une inscription funéraire, ne se sentira pas ému en y voyant un père et une mère s'adresser à leur fillette tendrement aimée (*filiae dulcissimæ*) que la mort leur a ravie à l'âge de deux ans et demi. Qui était cette Ælia Modestina ? Nul ne le sait. Où était sa tombe ? On l'ignore ; mais ces